

Fauvépre, qui n'osait entrer, ni de honte de son accoutrement, qui était sa livrée de travailleuse, et dit :

— Vous voilà donc ?

— Oui, mademoiselle Marie, répondit le charron, je suis venu parce que... voyez-vous, j'avais affaire...

— Une charrue encore ?

— Oh ! non.

Il avait l'air préoccupé. Elle le vit bien.

— Ce n'est pas à moi que vous avez affaire ? demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle Marie, mais je vous ai aperçue qui chauffiez le four, et je suis venu, n'est-ce pas, pour vous dire bonjour.

— Eh bien, voilà qui est fait, monsieur Fauvépre, je vous remercie. Qui cherchez-vous ?

— Maître Noellet.

— Allez donc voir du côté de l'étable.

Le métayer n'était pas loin. De l'autre côté de la cour, près de l'étable, comme l'avait dit sa fille, il déchargeait une charrette pleine de choux, pour le pansage de bêtes. Sa blouse ruisselait de l'eau qui coulait des feuilles charnues, gaufrées et violacées, pardessus, quand il les saisissait, à larges brassées, et les jetait dans une stalle vide. Il essuya sa main mouillée au revers de sa blouse, et la tendit amicalement au jeune homme :

— Bonjour, Louis Fauvépre, dit-il, qu'est-ce qui t'amène ?

— Une nouvelle que j'ai à vous apporter.

— De qui ?

— De Jacques.

Julieu Noellet, qui s'était déjà remis à l'ouvrage, par habitude de toujours agir, même en causant, s'arrêta.

— J'ai passé hier à Angers, maître Noellet, continua Louis, je l'ai vu : il a eu trop de chagrin de vous quitter, ce garçon-là.

— N'est-ce pas, Louis Fauvépre, qu'ils ont été injustes de me le prendre ?

— En vérité oui, ça ne fera jamais un soldat.

— Ils sont durs avec lui, pas vrai ?

— Un peu.

— Il est malade, peut-être ?

— Oui, maître Noellet.

— Je l'ai pensé tout de suite. Couché ?

— Non.

— Tant mieux, car, nous autres, quand on se couche... Est-il